

Georges Froccia

Violence dit-elle

Un des effets du rapport du sujet à la mort, se retrouve dans le rapport du psychanalyste à l'analysant(e), rapport qui passe par le transfert et que ce rapport dépendrait du rapport de l'analyste à sa propre mort.

Dans cette orientation théorique, je continue, aujourd'hui, mon travail, sous l'éclairage du séminaire XV de Jacques Lacan, 1967-1968, nommé, L'acte, séminaire que l'AEFTL travaille cette année.

La question que je soulève est la suivante : y aurait-il une violence spécifique aux femmes et cette violence découlerait-elle directement du rapport imaginaire et symbolique des hommes à la mort ? La violence des femmes serait-elle, symptôme, symptôme qui est défense contre le réel, symptôme du rapport des hommes à la mort, la mort je le répète, posée comme Réel ?

Confronté à ce symptôme, la violence des femmes, l'acte du psychanalyste tel que le définit Lacan dans le séminaire XV, est-il opérant ?

DU RAPPORT DES HOMMES À LA MORT. DE CE RAPPORT À LA VIOLENCE DES FEMMES.

¹La fin, et alors ? *Le temps et la psychanalyse*, Séminaire 2008-2009, AEFTL, université Nice, Sophia-Antipolis.

² Elisabeth Godart et Jean-Pierre Bénard, *Freud, Lacan... Quel avenir ?*, éd L'Harmattan, 2007.

³ Jacques Lacan, *Le moment de conclure*, éd ALI, page 10, 15 novembre 1977.

⁴ Ibid., page 40, 17 janvier 1978.

⁵ Ibid., page 32, 20 décembre 1977.

C'est à partir de l'hypothèse du primat de la mort sur le sexuel que j'avais articulé mon intervention du mois de février¹.

C'est en premier le rapport des hommes à la mort qui déterminerait les civilisations.

Je m'appuyais pour cette étude sur l'ouvrage d'Élisabeth Godard et Jean Pierre Bénard, *Freud, Lacan... Quel avenir ?*²

Dans leur travail de recherche, ils explorent l'œuvre de Jacques Lacan. Ils prélèvent dans le séminaire de 1976-1977, *Le moment de conclure*, deux citations fondamentales, voici la première,

« L'absence de temps - c'est quelque chose qu'on rêve - c'est ce qu'on appelle l'éternité. Et ce rêve consiste à imaginer qu'on se réveille. On passe son temps à rêver, on ne rêve pas seulement quand on dort. L'inconscient, c'est très exactement l'hypothèse qu'on ne rêve pas seulement quand on dort »³.

Citation qui privilégie l'éternité et pose la question de la mort en priorité, puisque, je paraphrase Lacan, notre vie n'est occupée qu'à cela, faire comme si la mort n'existait pas.

Seconde citation de Lacan toujours prélevée dans *Le moment de conclure* et qui précise ce primat,

« Le point d'interrogation [...] a sa réponse pour tout tétrume un. J'écrirais ça l'amort. »⁴.

D'autres passages des séminaires de Lacan donnent une place relativisée au sexe et au sexuel, on peut lire par exemple,

« Ce qui me semble matériellement abusif, c'est d'avoir imputé tellement de matière au sexe. »⁵

Bénard et Godard concluent leur ouvrage en disant que le premier temps de fabrication des mythes, de tous les mythes serait une production qui aurait pour but d'effacer la mort.

Voici donc sur quoi repose l'hypothèse du primat de la mort sur le primat du sexuel

Parenthèse et en mon nom propre, peut-on parler du rapport des hommes à la mort ou bien de non rapport ? Il faut le rappeler, une fonction est la mise en rapport d'éléments appartenants à deux séries disjointes. En d'autres termes, il y aurait « la fonction mort », comme il existe la fonction phallique qui nomme le rapport du sujet à la jouissance. Cette « fonction mort » permettrait-elle un rapport ou un non rapport, non rapport qui signifierait ainsi l'impossible du Réel ? J'ai posé la question, c'est une hypothèse de travail. Après avoir mentionné l'ambiguïté possible, je vais garder la nomination de rapport entre le sujet parlant et la mort.

Un des effets du rapport de l'humain à la mort aurait abouti à la genèse judéo chrétienne, éliminant Lilith, la première femme d'Adam, femme revendicatrice de l'égalité sexuelle et sociale à l'homme au profit d'Ève, seconde femme d'Adam, soumise et portant la responsabilité de la transgression de la loi divine. Les femmes seraient aujourd'hui et pour la plupart, les filles d'Ève mais pas toutes puisque certaines seraient les filles de Lilith.

Pour cette autre partie de mon travail j'avais utilisé le livre de Jacques Brill, *Lilith*.⁶ Je le cite,

« *Un conflit naquit à partir de la manière dont ils feraient l'amour, les positions respectives de l'un et de l'autre dissimulant de façon symbolique le conflit latent des prétentions à la suprématie sociale.* »⁷.

Après maintes péripéties, c'est Ève qui est donnée à Adam en secondes noces.

Voici donc cet ordre, ordre dans la société que proposent en premier les religions monothéistes, ordre sensé, orienté vers une sexualité métaphorique de

« *L'avènement d'une ère du pouvoir économique, politique et religieux exclusivement mâle* »⁸.

Je concluais avec l'hypothèse que la totalité de la construction des sociétés serait déterminée à l'origine par le rapport de l'être parlant à la mort en tant que Réel. Rapport à la mort et à son opposé, l'éternité posée comme pouvant être atteinte par la création, l'héroïsme et la procréation. La procréation, à la portée des plus nombreux, est codifiée dans l'ordre du mariage, par des lois sévèrement soutenues par les trois monothéismes.

Je disais à ce propos,

« *Plus généralement met-on de l'ordre, toutes sortes d'ordres pour palier à la peur de la mort voire exprimer un refus de la mort ? L'être humain, serait-il dans la nécessité, pour défier cette peur et en affirmer son refus d'aller jusqu'à détruire des vies ? Vies qui ne seraient pas dans le bon ordre, cet ordre subjectif et impérieux qui permettrait de voiler le problème non résolu et non résoluble ?* »⁹

Je pense aux régimes politiques totalitaristes, dits de droite comme de gauche, l'ordre le plus extrême ayant été atteint par le nazisme, puisqu'il est allé jusqu'à systématiser un grand ménage au niveau le plus intime, celui de l'essence même des individus.

⁶ Jacques Brill, *Lilith*, Payot, 1984.

⁷ Ibid., page 71.

⁸ Ibid., page 124.

⁹ Georges Froccia, *La fin et alors?* Page 127

Je proposais à la fin de cette intervention, que l'un des effets du rapport du sujet à la mort, se retrouve dans le rapport du psychanalyste à l'analysant(e), rapport qui passe par le transfert et que ce rapport dépendrait du rapport de l'analyste à sa propre mort.

Dans cette orientation théorique, je continue, aujourd'hui, mon travail, sous l'éclairage du séminaire XV de Jacques Lacan, 1967-1968, nommé, L'acte, séminaire que l'AEFL travaille cette année.

La question que je soulève est la suivante : y aurait-il une violence spécifique aux femmes et cette violence découlerait-elle directement du rapport imaginaire et symbolique des hommes à la mort ? La violence des femmes serait-elle, symptôme, symptôme qui est défense contre le réel, symptôme du rapport des hommes à la mort, la mort je le répète, posée comme Réel ?

Confronté à ce symptôme, la violence des femmes, l'acte du psychanalyste tel que le définit Lacan dans le séminaire XV, est-il opérant ?

DE DÉTRUIRE DIT-ELLE À VIOLENCE DIT-ELLE.

Commençons par la création, l'une des pistes envisageables pour atteindre l'immortalité.

Violence dit-elle, c'est le titre de cet exposé. Il est dérivé du titre du roman de Marguerite Duras, Détruire dit-elle.

Duras propose de détruire un ordre, c'est-à-dire les repères habituels de l'amour, ses garanties, ses engagements, ses contrats, ses droits et ses devoirs qui définissent le couple.

Détruire le dressage méticuleux pour la fabrication précise de ce couple. C'est ce qui est nécessaire nous raconte Duras pour éliminer la haine et promouvoir un amour qui délie de la *hainamoration*, ce rejet de ce qui est différent chez l'autre, de ce qui ne se reconnaît pas dans l'autre. « *La haine, elle est la doublure de tout lien imposé* nous dit Lucien Israël¹⁰. Alors, de multiples désirs sont mis en scène par Duras entre les personnages du roman, pour rien, sans projet, sans cadre futur. Amours qui se déploient et se découvrent dans l'instant.

Pour cette nouvelle construction, il faut un nouveau départ, un autre terrain, d'autres fondations, Duras modifie donc l'origine, elle met en scène une nouvelle genèse où les modèles humains, Adam et Ève sont absents, un début de monde, une genèse réduite au rythme du soleil et de la nuit pour explorer un lieu nommé forêt, mystérieuse architecture pour le déplacement, une autre exploration, un autre imaginaire, un autre ordre symbolique. La forêt au fond du parc, c'est laisser entrer le danger supposé, le danger du vide, le vide dans lequel pourra se mouler la création en éliminant ce lien imposé par sa propre image dans l'objet. L'amour demande une « *destruction capitale* », c'est ce que dit l'un des personnages. Autre citation de Lucien Israël qui précise la nécessité de cette destruction :

« *Les instincts vont tous dans le sens d'une conservation de l'espèce. La symbolisation qui, elle ne se fait qu'au prix d'une destruction de l'objet, est peut-être l'un des produits de la pulsion de mort, pulsion de mort qui consiste à détruire comme je vous l'avais énoncé. Nous sommes toujours dans un cours qui s'appelle Détruire, dit-elle, la pulsion de mort consiste à détrui-*

¹⁰ Lucien Israël, *Marguerite D. au risque de la psychanalyse*, éd Eres, 2003, page 64.

re l'objet pour permettre peut-être de creuser un espace, un lieu où la création pourrait prendre la place de la procréation ».¹¹

11 Ibid., page 95.

De son côté Lacan dit quelque chose d'équivalent, la liaison, « amour-éternité » fait impasse,¹² Il faut s'en dépêtrer.

« Il faut essayer de se dépêtrer de l'idée d'éternité. C'est une idée essentiellement confuse qui ne s'attache qu'au temps passé [...] On pense un amour éternel, et il arrive qu'on en parle à tort et à travers, sans savoir du tout ce qu'on dit, parce qu'on entend par là l'autre vie, si je puis m'exprimer ainsi ».

12 Jacques Lacan, *le Sinthome*, 17 mai 1976, page 143, éd Seuil.

L'interprétation que nous faisons du roman de Duras fait référence au contexte de sa propre enfance qu'elle décrit dans un autre roman, *Barrage contre le pacifique*, elle y évoque la violence sociale masculine exercée contre sa mère qui mène un combat perdu d'avance contre une administration corrompue, le combat d'une femme seule qui préfère le fils dans lequel elle avait probablement déposé ses fantasmes phalliques, le combat d'une mère qui utilise la séduction de sa fille pour obtenir ce qu'elle considère comme dû, la réparation et la reconstruction de barrages contre le Pacifique, à l'infini, dans l'obstination et la répétition, réparation et reconstruction compulsive d'une partie d'elle-même bien sûr. Combat d'une femme qui quasiment prostitue sa fille auprès du riche chinois épris de la jeune Duras. C'est le monde de son enfance que Duras délie et dilue et recompose autrement tout au long de son œuvre. Une reconstruction systématisée.

Détruire dans l'œuvre de Duras est un résultat et un aboutissement. La fiction romanesque, c'est le bout du chemin qu'a suivi ce que Lacan appelle l'objet petit a. À partir d'une mère décrite et vécue comme absente, injuste et violente, Duras pose sa demande, demande qui renvoie, pour le psychanalyste à une autre demande insatisfaite inscrite dans le langage. Cet objet petit a qui révèle l'existence d'un manque et affirme ce manque qui permet la création.

« Le sujet ne se réalise exactement qu'en tant que manque. »¹³

13 Jacques Lacan, *L'acte*, éd ALI page 96, 17 janvier 1968.

Nous dit Lacan dans le séminaire xv que nous travaillons cette année. La réalisation de ce manque qui permet la sublimation. La sublimation, Lacan l'abordera dans le séminaire de l'année suivante, *D'un autre à l'Autre*, plus particulièrement dans les leçons du 5, 12 et 19 mars 1969.

« La sublimation qui serait un trajet repérable qui partirait de grand A, le grand Autre définit par Lacan comme lieu symbolique et inconscient où se constitue le sujet, lieu du désir, lieu de la loi qui a pour fonction de séparer de l'inceste, de la jouissance, lieu vide enfin à partir duquel il est possible de se fourvoyer et de s'enliser dans les symptômes et les souffrances si la réponse concernant une jouissance totale en est attendue.

Trajet du grand Autre à l'objet petit a, objet résiduel, résultat de la renonciation à la pleine jouissance. Grand A qui reste le lieu du désir mais n'est plus attendu comme donneur de jouissance. L'objet petit a, jouissance partielle est le résultat positif d'une bonne négociation avec l'angoisse de castration. Autrement dit, le lieu normalisé du manque ».¹⁴

« Ce a qui est quelque chose comme une chute du Réel sur le vecteur tendu du symbolique à l'imaginaire » nous dit Lacan.¹⁵

14 Georges Froccia, *De la violence à la sublimation*, « porosités », séminaire de psychanalyse Entre savoir et vérité, AEFL, 2005-2006, Université de Nice Sophia-Antipolis.

15 Jacques Lacan, *L'acte*, éditions ALI, page 69, 6 décembre 1967.

Bref, sujets de l'inconscient, nous ne sommes que la conséquen-

ce de la perte et c'est toute une possible ou impossible stratégie autour de cette perte que va se dessiner le destin de tout un chacun.

Duras est l'exemple de la destruction réussie d'une organisation particulière et imposée du féminin, transmission chaotique d'un féminin à un autre féminin sous une menace masculine qui utilise un ordre arbitraire qui masque l'impossible maîtrise du Réel, destruction génératrice d'une sublimation. Destruction et sublimation, sont ici profondément liées dans un binôme productif. Destruction réussie de l'attente d'une réponse attendue du grand Autre, création d'une réponse personnelle soutenue par le manque mais aussi par tout ce qui a été activement enfourné dans le sac imaginé du Grand Autre. La hotte de Papa Noël.

RHASA JOUIT ET DÉRIVE.

Un binôme différent se construit pour tenter de sortir d'une impasse qui présente des points communs, il s'agit du binôme violence et jouissance. Ce binôme concerne Rhasa.

Rhasa est le prénom inventé d'une fille de 12 ans que l'on m'avait adressée il y a bien longtemps. La règle du secret professionnel étant fondamentale, ce récit est constitué de manière à ce que l'anonymat le plus strict soit respecté.

La hotte du père Noël de Rhasa était remplie à partir d'un père et d'une mère qui avaient de gros problèmes de violence. Le plus fort frappait le plus faible, la gamine prenait des coups pour protéger la mère qui elle-même ne se privait pas de lui en donner quand ça allait mal dans sa tête. Divorce des parents. La mère dépendante à certains médicaments, sombre dans un coma et meurt lorsque l'enfant était au primaire. Rhasa est absente quand les événements ont lieu et sera absente aux funérailles. Ce qui lui fera dire plus tard « *si ce n'était pas des bobards que sa mère était morte* ». Rhasa est placée dans un foyer car elle vit de gros conflits avec son père, dus en partie, est-t-il dit, à la ressemblance de l'enfant avec la mère, ressemblance qu'il ne supportait pas. La gamine déprime, menace de se suicider, fait des séjours en hôpital psychiatrique et commence à s'exprimer par la violence, elle bat les éducatrices et commet un acte qui aurait pu mettre en danger la vie d'une d'entre elles.

On m'adresse Rhasa pour que je la prenne en charge le jour, dans mon établissement psychopédagogique, en utilisant le scolaire comme médiateur thérapeutique.

J'arrive à la garder les six derniers mois d'une année scolaire et quelques jours à la rentrée suivante. Comme le dit Maurice Berger dans son ouvrage, Voulons-nous des enfants barbares, « *Nous attendions des enfants en danger, nous recevons des enfants dangereux* ». ¹⁶

Rhasa était très grande et très forte physiquement. Elle était sûre de sa force, elle l'avait expérimentée de nombreuses fois et connaissait son pouvoir. Je savais que lors d'une éventuelle intervention physique pour l'arrêter dans ses crises, je ne ferais pas le poids.

Avoir appris durant l'anamnèse que sa mère avait failli la noyer dans son bain lorsqu'elle avait été bébé m'avait déterminé intuitive-

¹⁶ Maurice Berger, *Voulons-nous des enfants barbares ?*, Dunod, Paris, 2008.

ment, depuis le premier jour à rentrer en contact physique avec elle. J'étais persuadé que toute communication avec elle, ne pouvait se mettre en place qu'à partir du moment où nos corps s'étaient apprivoisés. Je lui tenais un certain temps sa main dans la mienne au bonjour du matin, plus tard, je lui proposais la bise, et sur le terrain de sport durant des parties de ballon, j'accompagnais mes encouragements de tapotements sur le bras ou les épaules. C'était aussi le lieu pour parler des règles du jeu, des sanctions lorsque les règles n'étaient pas respectées. Elle rencontrait une autorité dans le jeu qui pouvait contribuer à son organisation pulsionnelle. J'avais inventé le « chroumchroum » au niveau des cheveux et le « vroumvroum » au niveau du cou, une sorte de chatouillement-pincement exercé avec le pouce et les autres doigts. Je touchais et guidais ses bras pour lui montrer un mouvement, j'approchais ses genoux pour proposer plus de souplesse ou plus d'équilibre. En ballade, j'arrivais tout naturellement à la plaisanter en lui donnant de petites tapes sur l'épaule. Tout cela accompagné de mots et avec une grande vigilance.

Ma collaboratrice aussi s'occupait de son corps, elle s'était préoccupée de la forte odeur d'urine qu'elle transportait avec elle, elles avaient régulièrement parlé de la relation de Rhasa à son corps, d'hygiène et de son problème d'embonpoint qui provoquait un frottement et une très désagréable irritation chronique entre les jambes. Son corps était à l'abandon. Je crois que grâce à ce travail de ma collaboratrice, elle a pu se sentir belle et avoir eu envie de l'être.

Nos corps d'adultes n'étaient pas ressentis comme dangereux pour elle et c'est tout naturellement qu'elle s'était blottie dans mes bras durant les crises où elle voulait frapper ses camarades ou casser du matériel. Le processus violent s'arrêtait ainsi et le pire était évité.

Un jour, ma collaboratrice avait perdu patience face au mutisme de Rhasa, à son refus de tout, à son opposition constante. En lui reprochant fermement son attitude négative par rapport au groupe et aux tâches qui lui étaient confiées, elle reprend sur la table un livre refusé. En faisant ce geste vif qui exprimait son exaspération, elle heurte le bras de Rhasa. La table a été immédiatement éjectée au milieu de la pièce et la chaise envoyée contre un mur. Cette immense fille se dressait immense et furieuse, prête à bondir et à frapper. Je me suis interposé verbalement et je lui ai dit de venir dans mes bras. Comme toujours elle est venue se blottir et s'est mise à sangloter contre mon épaule. Petit à petit, du recul par rapport à ce qui venait de se passer, se mettait en place et une conversation pouvait donner suite.

Conséquences particulièrement négatives de toutes ces crises, certains enfants avaient peur et commençaient à exprimer une véritable terreur en présence de Rhasa qui exerçait avec une grande vulgarité, une autorité fantaisiste et faite de menaces. Une anxiété circulait dans le groupe où elle se trouvait. D'autres enfants voulaient les mêmes câlins et si je distribuais bien volontiers des « chroumchroum » et des « vroumvroum » à tous les enfants qui les souhaitaient, la demande de certains ne s'arrêtait pas là, ils provoquaient des crises similaires pour être le centre du groupe et s'approprier une autorité. Les centres d'intérêt se trouvaient déplacés vers la course au leader chip.

Après avoir à plusieurs reprises pointé tout cela dans les réunions quotidiennes avec les enfants et que j'ai commencé à vouloir introduire un autre système pour enrayer les crises, les coups et les dégradations de Rhasa, je me suis aperçu que nous étions dans une impasse. Ma parole ferme et soutenue n'aboutissait à aucune reconnaissance. Lorsque les crises éclataient, petites ou grandes et c'était tous les jours, nous n'arrivions pas à la rendre sensible à l'énoncé d'une loi. Il fallait tout le temps résister pour ne pas dériver pour ne pas se laisser détruire.

À la rentrée suivante, elle a poursuivi un enfant terrorisé jusque dans les rues de Nice, enfant contre qui elle s'était mise en colère et qu'elle voulait battre. L'enfant paniqué allait n'importe où pour lui échapper, jusque dans les rues qu'il traversait prenant le risque d'être accidenté par un véhicule. Je n'ai pas voulu prendre Rhasa dans mes bras, et j'ai essayé de la stopper en utilisant uniquement des mots. Utiliser ma force pour l'arrêter aurait abouti à une rixe entre elle et moi car je n'étais pas assez fort pour tout simplement l'arrêter.

Maurice Berger développe longuement l'approche thérapeutique de ces enfants violents, je le cite,

« *L'abord thérapeutique passe à un moment ou à un autre par une réponse physique contenant. Le cadre de soins implique donc à certains moments une violence thérapeutique* »¹⁷.

¹⁷ Ibid., *Voulons nous des enfants barbares ?*, page 57.

Il précise très clairement la médiatisation et l'accompagnement des paroles et de l'écoute.

Échec complet en ce qui me concernait de cette contenance. La force physique de la jeune fille faisait loi et seuls les câlins dans notre relation avaient un effet. J'ai dû plier contre mon gré et proposer une nouvelle séance de câlinage. Rhasa régnait en maître dans l'école.

L'exclure devenait une bien triste nécessité.

L'acte psychanalytique a-t-il échoué ? C'est la question à laquelle nous allons tenter de répondre.

Voyons ce que nous dit Lacan de l'acte :

« *Interprétation et transfert sont impliqués dans l'acte par quoi l'analyste donne à ce faire support et autorisation, c'est fait pour ça.* »¹⁸ Il continue, plus loin toujours dans le séminaire XV, « *C'est ce qui caractérise l'acte, sa pointe signifiante et que son efficacité d'acte n'a rien à voir avec l'efficacité d'un faire* ».¹⁹

¹⁸ *L'acte*, éditions ALL, page 65, 6 décembre 1967.

¹⁹ *L'acte*, éditions ALL, page 77, 10 janvier 1968.

Transfert qui est la mise en acte de l'inconscient, interprétation et signifiant, il manque quelque chose, il faut que ça marche, c'est-à-dire qu'il faut arriver à un dire qui change le sujet, un dire qui produise un franchissement afin qu'apparaisse un nouveau désir qui accepte en lui la perte.

Durant les six mois que Rhasa est restée dans l'établissement, ses participations aux réunions du matin avaient été riches. Elle y racontait volontiers ses rêves, y donnait du sens.

En voici quelques-unes.

« *J'étais en orbite, je voyais ma mère. Je dois lui faire une bise. Ma mère était congelée. Je voyais des mamans et des éducatrices. Elles étaient congelées. Je voulais appuyer sur un bouton pour décongeler mais un monsieur a*

dit « non, tu dois donner ta vie pour sauver ma mère. Je tombe dans un trou et je meurs »

« Un dimanche avant l'école, j'étais pompière, il y avait un feu au quartier, j'arrose le feu. On m'attache sur un arbre et ils me lancent des pierres. Quand je suis venue ici vous vous êtes moqués de moi. J'ai fait une chirurgie esthétique (j'étais défigurée). C'était pire. Je pense à mon père qui a mis le fer à repasser sur la joue de ma mère. Je pense à la police qui a arrêté mon papa ».

« Je connaissais un ami mort. On croyait que je l'avais tué. Je vois un bébé, il dit à sa maman, « laisse-moi tranquille ». Je ne peux plus me passer de la violence ».

« Je vais en bateau à S, Je coule au milieu du trajet. Arthur m'empêche de remonter. Je me retrouve avec des danseurs et danseuses. Arthur me jette à l'eau. Je coule et je suis morte. »

« J'étais milliardaire, j'étais au Négresco, si vous nous donnez votre Négresco, vous aurez plus d'argent. Allez en Angleterre. L'avion s'écrase au retour. »

« Je suis aux toilettes, je fais pipi, il y a papa. Je vois mon petit copain, il me donne une tarte. Il m'embrasse, j'embrassais le mur. »

« J'étais allé à l'usine des déchets. J'y vois toute la classe. Vous m'avez attrapée et brûlée vive. Pourquoi me brûlez-vous et me pleurez-vous ? On avait trouvé Lucile morte. (Lucile était en formation et fonctionnait comme ma collaboratrice) J'ai peur de frapper Lucile. J'ai peur de la frapper, ça va tout gâcher ».

« Je marche dans la rue, je suis place Garibaldi, je vais au Négresco. Lucile sort en robe de mariée, je vois son fils, il tient sa robe. Elle me dit bonjours. Je pars, elle s'écroule, ils s'écroulent si je ne réponds pas. Je me cloue la bouche et les yeux. Pourquoi vous tuez tous ces gens dit la police. Ils me libèrent. »

« Il y avait des motos ensorcelées. Elles fonçaient l'une dans l'autre. Il m'a roulé dessus, j'avais plus de pieds, je marchais avec des bâtons, la même moto a pris la bête et m'a frappée, m'a écrasée, je suis morte ».

« Je fais une baston avec tous les élèves, le moindre truc je me mettais en colère. Tu m'as virée ». Le « tu » m'était adressé.

Ce dernier rêve cité a eu lieu à la fin du mois de mai, l'année scolaire tirait vers sa fin. Durant ces dernières semaines de classe, Rhasa a essentiellement dormi, avachie sur sa table comme si effectivement c'était seul moyen pour ne pas éclater dans une crise exceptionnelle de violence. Elle avait trouvé refuge dans le sommeil, elle s'était anesthésiée, anesthésie que l'on retrouve à la fin de pratiquement tous ses rêves sous forme de mort comme si tout était trop brouillé et que seul l'effacement permettait un juste apaisement.

Les transferts avec ma collaboratrice et avec moi s'étaient mis en place, donner du sens comme étape dans le processus thérapeutique a pas mal fonctionné. Des jeux de mots et des interprétations se sont dits. L'équivoque a pu être utilisée et le travail notamment autour des pronoms personnels qui souvent proposaient un discours inconscient où les personnages n'étaient pas différenciés. La phrase de l'un de ses rêves « *tu dois sauver ta vie pour sauver ma mère* » devenait *tu dois sauver ta vie pour sauver ta mère, je dois sauver ta vie pour sauver ma mère, je dois sauver ma vie pour sauver ta mère* etc. Long travail de repérage des identifications et des indifférenciations. Un long travail aussi concernant l'interdit, la sanction.

²⁰ *Voulons nous des enfants barbares ?*, page 56.

Même si « *La violence, c'est lorsque la parole ne fait plus tiers* »²⁰, même si la plupart du temps Rhasa était insensible à l'énoncé de la loi, du tiers s'était mis en place.

Y a t il eu insuccès à atteindre l'inconscient ?

La culpabilité de sa mère morte alors qu'elle n'avait pas été là, étant extrême et la férocité du surmoi terrible. Permettaient-ils à cette époque-là une modification durable du symptôme ?

En d'autres termes, la présence vivace et extrême des violences parentales, du suicide de la mère, de la violence paternelle postérieure au décès, le placement en institution enfin, ces événements qui constituent le Réel de Rhasa pouvait-il se passer de ce symptôme, défense indispensable contre ce Réel. Lorsque surgissaient les images parentales, l'impuissance se transformait en toute puissance, « *ils n'ont pas la liberté de ne pas taper* »²¹ nous dit Berger, car il y a indifférenciation à différents niveaux, entre soi et le parent mis en soi, entre soi et autrui, entre passé et présent.²²

²¹ Ibid., page 29.

²² Ibid., page 28 à 34.

Y a t il eu acte avec résultât partiel et momentané dans la mesure où la léthargie et le sommeil durant le mois de juin était peut-être un premier déplacement de la violence vers un autre fonctionnement possible ?

Que s'est-il passé durant les vacances scolaires et ces vacances ont-elles brisé un élan ?

Maurice Berger dans son livre, *Voulons-nous des enfants barbares ?* apporte des éléments précieux quant à la dynamique d'enfants violents. C'est une position psychanalytique créative et originale qu'il déploie dans son service. Et il nous éclaire aussi sur une violence exercée par les femmes à leur insu, violence de femme, réponse instantanée et déplacée de celle des hommes.

Y sont relatés des textes de R. Cham Cham, professeur de psychologie.

Voici ce qui est rapporté car ces textes ont à voir avec la mère de Rhasa et éclairent la question du pourquoi ? Il y est question de mères issues de certaines traditions et de certaines cultures.

« *Pressée culturellement de prouver qu'elle peut être fécondée et de faire taire l'angoisse de la matrice vide, la jeune fille sacrifie à la maternité immédiate le temps de sa féminité et de sa sexualité pour elle-même. Au mariage précoce fait suite une grossesse précoce. Ainsi hommes et femmes sont pères et mères avant d'être conjoints, la jeune femme est enceinte avant d'avoir pu élaborer un désir de maternité et d'avoir pu jouir de sa féminité, ce*

qui explique en grande partie son ambivalence par rapport à son enfant [...] il en découle de la part de la mère une attitude de fusion totale et une attitude de rejet. »²³

²³ Ibid., *Élevons nous des enfants barbares ?*, page 153.

Voici donc la genèse de la mère de Rhasa, voici ce qui produirait une violence spécifiquement féminine, lorsque la femme devient mère à son insu.

Je reviens à mon introduction, si la procréation est la réponse la plus commune au rapport difficile du parlêtre à la mort, si par endroits sur terre cette réponse indispensable à beaucoup, reste possible sous des conditions différentes par rapport au passé, c'est-à-dire, choix libre des partenaires, choix de la contraception, programmation des grossesses, possibilités de séparation et de création d'un autre couple, ces nouvelles conditions, ce nouveau culturel, cet assouplissement, cette réduction du rapport difficile à la mort va-t-il rendre possible une raréfaction de certaines souffrances humaines extrêmes semblables à celles de Rhésa et de sa famille ?

Robert Muchembled, dans son livre *Une histoire de la violence*²⁴ nous éclaire précisément là-dessus. Voici ce qu'il nous apprend, la violence des femmes représente 10 pour cent des actes de violence meurtriers traités par la justice. Et il en parle ainsi,

²⁴ Robert Muchembled, *Une histoire de la violence*, éd du Seuil, août 2008.

« Ce phénomène s'explique peut-être par un mécanisme naturel d'inhibition, utile à la survie de l'espèce. S'y ajoutent cependant des modèles culturels qui exigent des filles d'Ève qu'elles affichent une douceur spécifique à leur sexe, s'interdisent la brutalité et ne portent jamais d'arme. Jusqu'à aujourd'hui la culture de la violence est fondamentalement masculine dans notre univers ».²⁵

²⁵ Ibid., page 9.

Plus loin, il parle de femmes chinoises,

« Certaines ont pratiqué la mise à mort de nouveau-nés ou l'inceste rituel entre frères et sœur, ce qui pousse à se demander si l'universalité des tabous en ces domaines ne constitue pas essentiellement un tabou inventé par les sciences humaines dans le cadre de la promotion de notre propre culture »²⁶.

²⁶ Ibid., page 29.

TRANSMISSION.

Pour conclure, je vais poser une question concernant le psychanalyste. Il s'y trouve dans ce bain culturel, comment dans l'acte qu'il pose et dans la conduite de la cure témoigne-t-il de ce bain ?

À son insu, lui aussi, il se trouve dans le bocal, il transmet un discours politique, politique dans le sens où il dit quelque chose de son rapport à la mort ordonné par le culturel. Il n'y échappe pas. De ce fait, il transmet quelque chose d'un ordre qui concerne l'ordre dans la cité.

Lorsque Jacques Lacan dit le 9 janvier 1979 dans son séminaire, la topologie et le temps, je cite,

« Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, c'est ce qui est l'essentiel de ce

que j'énonce. Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel parce qu'il y a un imaginaire, un symbolique et un réel, c'est ce que je n'ai pas osé dire. Je l'ai quand même dit. Il est bien évident que j'ai eu tort, mais je m'y suis laissé glisser... Je m'y suis laissé glisser, tout simplement, c'est embêtant, c'est même plus qu'ennuyeux. C'est d'autant plus ennuyeux que c'est injustifié. C'est ce qui m'apparaît aujourd'hui, c'est du même coup ce que je vous avoue. »²⁷

27 Jacques Lacan, *La topologie et le temps*, 9 janvier 1979.

Lacan remet en question son hypothèse de travail, Le nœud borroméen, ne permet pas de prouver qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Cette citation est utilisée dans une démonstration de Guy Le Gaufey concernant la thèse Lacanienne du non rapport sexuel. Guy le Gaufey conclue ainsi cet article,

« Lacan met un terme à son attitude du début des années 1970 selon laquelle le non-rapport sexuel trouverait dans le nouage son écriture réglée, sinon sa preuve. »²⁸

28 Guy le Gaufey, *Un partiel hors tout rapport*, séance VI, page 14.

Guy le Gaufey est un vétéran qui a quitté L'École Freudienne de Paris lorsque Lacan l'a dissoute en 1980. À la même époque, il a repris en public la démonstration que Lacan avait fait ce 9 janvier 1979, à savoir, le dessin des trois nœuds borroméens qui montrent qu'ils ne peuvent être tenus pour équivalents dans la mise à plat. Le nœud borroméen ne peut plus soutenir la théorie qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Cette théorisation non aboutie et réfutée par son auteur ne peut donc être utilisée comme une vérité.

Je cite également Charles Melman qui est chargé de l'article Lacan dans le dictionnaire de psychanalyse de Roland Chemama et Bernard Vandermerch, il a été » édité en 1995 :

« La castration, soit ce qui cause l'insatisfaction sexuelle et le malaise dans la civilisation, est-elle fait de structure ou de culture ? L'œdipe, c'est-à-dire le culte du père, est-il nécessaire ou contingent ? Voilà l'enjeu de ces ultimes réflexions à propos de la possibilité d'écrire le nœud à trois ou bien quatre ronds, ce dernier, œdipien devant sa consistance au nouage par le rond du symptôme. L'aphasie motrice, sur laquelle Lacan buta, mit le silence à cette tentative ».²⁹

29 Dictionnaire de la psychanalyse sous la direction de R Chemama et B Vandermerch, Larousse-Bordas, 1998, page 223.

Melman explicite parfaitement là où en est resté Lacan de ses recherches et mentionne tout aussi clairement devant l'inaboutissement des travaux la possibilité de chercher du côté de la structure ou de la culture.

Il y a bien deux pistes et les deux peuvent continuer à être explorée.

Rester sur la base du mythe patriarcal qui organise un ordre sexué et hiérarchise, sur le modèle Adam et Ève en est une, faire dépendre de l'hétérogénéité des sexes et la sexualité une construction culturelle en est une autre. Elles définissent et produisent plus qu'un discours politique différent mais une trame mythique sur laquelle se construit le politique.

Que tirer de tout ceci ? Que l'acte psychanalytique me paraît possible, plus souvent qu'il n'y paraîtrait, dans la prise en charge des

enfants violents, dans un espace et avec une dynamique tels que les décrit Berger.

Deuxièmement, il existerait une violence féminine contextuelle due au traitement des femmes, une réaction violente produite par le culturel.

Troisièmement, oui, je pense que c'est l'impossible de la mort qui impose à l'homme une ordonnance mythique qui a pour tâche de faire bouchon et s'assure ainsi par des maîtrises sur la réalité une illusion d'immortalité.

Quatrième point, les textes de Freud et de Lacan présentent un très riche réservoir d'idées et de pistes pour continuer la recherche. Le dernier mot, c'est Jacques Lacan qui l'aura et je le cite deux fois avec plaisir, il nous dit que sa pensée livrée en pâture aux lecteurs, doit être un espace d'inspiration et de création pour les psychanalystes présents et futurs, il nous dit aussi qu'il peut se tromper.

Voici ces deux citations,

« Il n'y a aucune raison qu'on ne puisse pas mettre mon enseignement en défaut ».³⁰

« Mes écrits je ne les ai pas écrits pour qu'on les comprenne, je les ai écrits pour qu'on les lise (...) ça fait quelque chose aux sens ³¹ ».

³⁰ *L'insu que sait...* éditions ALI, page 64, 18 janvier 1977.

³¹ Jacques Lacan, *Le triomphe de la religion*, Seuil 2005, Rome, 29 octobre 1974